

une certaine prééminence, il reçoit enfin la royauté comme héréditaire. Dans la suite, le peuple de Dieu est réduit à sa seule race; et renfermé dans sa tribu, il prend son nom. En Juda se continue ce grand peuple promis à Abraham, à Isaac et à Jacob; en lui se perpétuent les autres promesses, le culte de Dieu, le temple, les sacrifices, la possession de la terre promise, qui ne s'appelle plus que la Judée.

Malgré leurs divers états, les Juifs demeurent toujours en corps de peuple réglé et de royaume, usant de ses lois. On y voit naître toujours ou des rois, ou des magistrats et des juges, jusqu'à ce que le Messie vienne: il vient et le royaume de Juda peu à peu tombe en ruine. Il est détruit tout à fait, et le peuple Juif est chassé sans espérance de la terre de ses pères. Le Messie devient l'attente des nations, et il règne sur un nouveau peuple.

Mais pour garder la succession et la continuité il fallait que ce nouveau peuple fût enté pour ainsi dire sur le premier, et, comme dit saint Paul, " l'olivier sauvage sur le franc olivier, afin de participer à sa bonne sève." Aussi est-il arrivé que l'Église, établie premièrement parmi les Juifs, a reçu enfin les gentils pour faire avec eux un même arbre, un même corps, un même peuple, et les rendre participants de ses grâces et de ses promesses.

Ce qui arrive après cela aux Juifs incrédules, sous Vespasien et sous Titus, ne regarde plus la suite du peuple de Dieu: c'est un châtement de rebelles qui, par leur infidélité envers la semence promise à Abraham et à David, ne sont plus Juifs, ni fils d'Abraham que selon la chair, et renoncent à la promesse par laquelle les nations devaient être bénies.

Ainsi cette dernière et épouvantable déviation des Juifs n'est plus une transmigration, comme celle de Babel; ce n'est pas une suspension du gouvernement et de l'État du peuple de Dieu, ni du service solennel de la religion: le nouveau peuple, déjà formé et continué avec l'ancien en Jésus-Christ, n'est pas transporté; il s'étend et se dilate sans interruption, depuis Jérusalem où il devait naître, jusqu'aux extrémités de la terre. Les gentils, agrégés aux Juifs, deviennent dorénavant les vrais Juifs, le vrai royaume de Juda, opposé à cet Israël schismatique et retranché du peuple de Dieu. Le vrai royaume de David, par l'obéissance qu'ils rendent aux lois et à l'Évangile de Jésus-Christ, fils de David.

(*A continuer.*)

## LITTÉRATURE.

### A propos d'un Papillon.

(Suite et Fin.)

Ne soyez donc pas surpris que je croie tout aussi fermement à la religion. C'est un besoin de l'esprit humain bien plus universel que celui de la science, et remarquez que tout l'avantage est ici de mon côté. Car enfin, le monde entier s'est fort bien passé, jusqu'à une époque récente, de vraies notions scientifiques. La terre a tourné six mille ans dans l'espace sans qu'aucun de ses habitants s'en doutât. L'histoire des sciences est toute moderne; c'est à peine si vous la faites remonter à deux ou trois siècles en arrière; plus haut, vous ne trouvez çà et là que quelques vagues lueurs, bien mélangées d'ombre. L'histoire des religions, au contraire et plus spécialement l'histoire du christianisme,

se confond avec celle de l'humanité elle-même, et remonte sans interruption jusqu'à son premier berceau. Elle nous montre, à travers tous les âges, les hommes en possession d'un corps invariable de doctrine; ses livres, de votre propre aveu, sont les plus anciens du monde; ces psaumes sacrés, qu'aujourd'hui même à l'église je chantais avec les prêtres et la foule des fidèles, il y a quarante siècles qu'ils ont été composés, et que l'univers les répète. Et, de plus, la religion, qui est la même pour tous les temps, est aussi la même pour toute les intelligences, quelle que soit leur culture; l'ignorant a compris, la sent aussi bien; souvent mieux que le savant; la foi du charbonnier vaut celle du plus illustre génie.

Qu'important donc ici ces divisions déplorables qui ont troublé votre pensée? Elles sont le résultat de la liberté, de la mobilité de l'esprit humain; elle ne rendent que plus merveilleux le prodige de la persistance d'une doctrine immuable au milieu de tant de contradictions. Et croyez-moi, avec un peu de bonne volonté, il n'y a rien de plus aisé que de discerner la vérité à travers toutes ces disputes, et de la reconnaître à son caractère incommunicable de perpétuité."

Je me tus. Mon voisin Rigaud garda lui-même le silence. Il reprit sa lente promenade, les yeux baissés, évitant de rencontrer les miens. Le soleil s'était couché, les fleurs avaient reformé leur calice, les papillons replié leurs ailes. Quelques feuilles de roses, quelques insectes inanimés jonchaient le sol et attestaient les ravages que le temps avait faits en une seule journée sur ce petit point de l'espace. J'entendis un cri prolongé, strident, lugubre, qui semblait sortir du pied d'un buisson de rosier de Bengale. J'écoutai quelques minutes sans parvenir à m'en rendre compte: c'était comme une plante de la terre, déplorant le départ du soleil; comme un gémissement de la nature qui aurait voulu arrêter la marche du temps.

Curieux et étonné, je me penchai sur l'endroit d'où partait ce bruit étrange: à la lueur du crépuscule, j'aperçus un gros papillon tête de mort, qui s'éveillait à l'approche des ténèbres, et qui bientôt prenant son vol alla heurter le grillage de ses vigoureux coups d'aile. Mon docte voisin m'avait décelé peu auparavant cette énorme phalène, la cule de l'immense famille des papillons qui soit pourvue d'une voix: il m'avait expliqué que ce n'est pas une voix véritable, mais le résultat de je ne sait quel frottement de la trompe, et à cette occasion il s'était moqué des terreurs superstitieuses souvent causées dans les campagnes par le cri de cet oiseau de mort. Je l'avoue, malgré ces explications, la vue de l'insecte géant, à figure de squelette peinte sur son corsage, son cri sinistre, le souvenir même des frayeurs qu'il répand dans l'imagination populaire m'impressionnèrent vivement. Je compris ces frayeurs, et fus bien près de les partager. Je sentis un frisson qui parcourait mes veines et me faisait tressaillir. La pensée de la destruction, si bien liée à l'impression qui tombe, s'empara de mon esprit. Je recueillis une fleur flétrie, qui pendait tristement renversée sur sa tige: elle avait perdu tous ses parfums du matin; elle s'effeuilla entre mes mains, en y déposant un brillant papillon qui venait d'expirer dans sa corolle. Je contemplai ces débris pluidés des yeux de l'âme que ceux du corps, pendant que, dans l'azur assombri des cieux, des étoiles commençaient à scintiller,